

## « Le Nid de cendres » au festival d'Avignon : odyssée magique au coeur du théâtre

Critique

Le jeune auteur et metteur en scène Simon Falguières emporte le public avignonnais avec un Nid de cendres hors du temps et magnifique. Une sublime épopée de treize heures dans les archipels du rêve.



Le voyage qui mènera Anne (Pia Lagrange) à Gabriel (Lorenzo Lefebvre) sera évidemment semé d'embûches. Christophe Reynaud Delage/ festival d'Avignon

Minuit sonne et le charme va bientôt se dissiper. Le public de la Fabrica, debout, multiplie applaudissements tant pour saluer la performance des acteurs que pour tenter de prolonger l'enchantement des heures qui viennent de s'écouler. Un rêve éveillé dont personne ne désire vraiment s'extraire pour retrouver l'effervescence tapageuse de la Cité des papes.

À lire aussi [« Sans tambour » au Festival d'Avignon : la petite musique des coeurs brisés](#)

Le [festival](#) affectionne ces longues traversées Olivier Py en propose d'ailleurs une autre de dix heures, ces jours-ci, avec *Ma jeunesse exaltée* et permet ainsi à Simon Falguières de conclure un travail de plusieurs années. On se laisse émerveiller devant cet univers luxuriant jailli d'un esprit encore jeune nourri de multiples influences, dont les figures tutélaires, Shakespeare, Homère et Sophocle, font ici une apparition à la faveur d'une escale dans les limbes.

Sept chants, composés dans une langue habitée, embarquent les spectateurs dans une fabuleuse épopée de trois décennies. Une intrigue-fleuve où deux univers en déliquescence, telles « *deux moitiés de pomme* », doivent se réunir pour se sauver



l'un l'autre. L'espoir réside dans la destinée de deux enfants : Gabriel, un nouveau-né abandonné par ses parents fuyant la guerre, et la princesse Anne, fille des souverains du royaume des contes. Le voyage qui mènera ces deux âmes l'une à l'autre sera évidemment semé d'embûches.

## Une maîtrise scénique exceptionnelle

En formidable conteur, Simon Falguières tient le spectateur en haleine avec une maîtrise totale de la dilatation du temps. Il fait monter la tension lors de l'irruption de l'inquiétant Monsieur Badile (le diable en personne, apprendra-t-on plus tard, impeccable Mathias Zakhar) chez les parents de Gabriel, ou dans une forêt peuplée d'ombres échappées de l'insurrection. À un autre moment, on se laisse gagner par le paisible roulis de la mer où s'est embarquée la princesse Anne, secondée par un équipage féminin qui s'invente des histoires pour tromper l'ennui du voyage.

À lire aussi [Festival d'Avignon : six perles du « off »](#)

À l'horizon l'attend l'autre monde, auquel elle accédera au terme d'un saisissant face-à-face avec le diable. C'est l'un des nombreux acmés de ces treize heures de spectacle qui voguent, dans un souffle ininterrompu, du suspens, savamment ourdi à la fin de chaque épisode, aux émotions dramatiques (les morts, inévitablement, jalonnent le parcours) en passant par un humour joyeusement distillé tout au long de la pièce.

## Un esprit de troupe

Autour des héros (Pia Lagrange et Lorenzo Lefebvre, tous deux parfaitement romanesques), gravite une foule de personnages étonnants, et terriblement attachants : Sarah, la narratrice (pétillante Camille Constantin Da Silva), Brock, le frère mal-aimé de Gabriel résolu à un pacte faustien (Charlie Fabert, sombre à souhait), Jean et Julie, contraints à l'abandon de leur fils (Stanislas Perrin et Manon Rey), l'ancien président reconverti en cartomancienne (Charly Fournier)... Une magnifique distribution dont le talent semble accru par la force de ce groupe riche des heures partagées sur scène et bien avant, sur le chemin de la création.

Mus par un feu commun, les 17 comédiens jonglent avec les rôles, parfois en miroir, d'un monde à l'autre. Le tonitruant mélancolique John Arnold, doyen de cette jeune troupe, incarne à la fois le roi des contes et Argan, chef du Théâtre des campagnes, père d'adoption de Gabriel. Alors que la civilisation moderne semble réduite en cendres, il décide d'opposer au malheur le théâtre, comme ultime rempart de résistance.

## À l'écart du monde actuel

C'est aussi le choix qu'opère Simon Falguières en déployant cette fresque onirique, résolument à l'écart des tourments du monde actuel. Avec *Le Nid de cendres*, le jeune metteur en scène offre une déclaration d'amour, à laquelle s'associe volontiers le spectateur, à un théâtre millénaire. Le jeu des acteurs, le souffle du verbe et un décor artisanal ici pas de vidéos ou autre technologies dernier cri, on l'en remercie suffisent à embarquer le public dans le roman.

L'avant-scène devient le bord d'une falaise quand quelques veilleuses donnent à voir une obscure forêt et une étoffe blanche, l'écume des mers. Quelques poteaux lumineux dessineront l'architecture autoritaire de la ville nouvelle et les chandelles, le cercle intemporel du théâtre. Une flamme inextinguible et magique.

-----

## Une aventure collective

« *Je suis né dans un théâtre en Normandie* », dit volontiers Simon Falguières, qui a vu le jour en 1988 d'une mère professeure de français et d'un père, Jacques Falguières, metteur en scène pendant trente ans à la tête de la Scène nationale Évreux-Louviers.

**À 25 ans, après avoir fait ses premiers pas dans des squats artistiques**, il est reçu dans la classe libre du Cours Florent à Paris. Il y rencontre la plupart des comédiens présents dans *Le Nid de cendres* et commence à écrire cette épopée (1).

**Pendant sept ans, jusqu'à cet aboutissement au Festival d'Avignon**, les artistes se sont retrouvés chaque été pour donner vie à ce spectacle-fleuve, dont une version de six heures avait déjà été créée en 2019 au Théâtre du Nord, à Lille.

(1) *Le texte vient d'être édité chez Actes sud-Papiers (370 p., 23 €).*

*Jusqu'au 16 juillet à la Fabrica. Puis du 10 au 12 mars 2023 à la Comédie de Caen, du 11 au 20 mai au Théâtre de Nanterre -Amandiers, les 3 et 4 juin au Théâtre de la Cité à Toulouse.*